

Quand les amis vous abandonnent

(Marc 14.27-52)

Joe Schubert

Le Psaume 23 est sans doute le texte le plus aimé de toute la Bible. Dans des moments de détresse, des milliers d'hommes et de femmes ont trouvé force et réconfort dans les premières paroles de ce psaume : "L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien." A travers les siècles, beaucoup ont trouvé refuge dans la pensée du Seigneur comme berger de son peuple.

Quand, dans la dernière semaine de sa vie, Jésus se réunit avec ses disciples dans la chambre haute pour prendre le dernier repas, il devait penser à l'accomplissement du Psaume 23. Les paroles que Marc utilisa pour décrire la fin du repas et la sortie vers le Mont des Oliviers suggèrent que Jésus pensait au symbole du berger.

I. LE BERGER FRAPPÉ (14.26-31)

Après avoir chanté (les psaumes), ils se rendirent au mont des Oliviers. Jésus leur dit : Vous trouverez tous une occasion de chute, car il est écrit : *Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées*. Mais, après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. Pierre lui dit : Quand tous trouveraient une occasion de chute, moi pas. Et Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, toi tu me renieras trois fois. Mais Pierre affirmait plus fort : Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point. Et tous disaient de même (14.26-31).

Ce passage nous révèle à quel point Jésus comprenait exactement tout ce qui allait lui arriver. Quittant la chambre haute et avançant dans les ténèbres à travers la vallée vers le Mont des Oliviers, Jésus cita la prophétie concernant le berger qui devait être frappé. Il s'agit d'une parole de Zacharie, qui prédisait les événements

de cette dernière semaine de la vie de Jésus : l'angoisse de Gethsémané, la trahison par Judas, l'arrestation, le procès, la crucifixion. Le verset 50 nous dira comment les brebis se dispersèrent : "Alors tous l'abandonnèrent et prirent la fuite."

Au verset 28, Jésus pense peut-être au berger lorsqu'il dit qu'après sa résurrection, il précédera ses disciples en Galilée. Souvenons-nous de ce qu'il a dit en Jean 10.11 : "Moi, je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis." Dans ce même chapitre, il dit également : "Lorsqu'il a fait sortir toutes celles qui lui appartiennent, il marche devant elles" (Jn 10.4). Ce même genre de langage caractérise le 14ème chapitre de Marc. Jésus rassure ses apôtres qu'après les événements noirs du Calvaire, viendront les gloires de la résurrection. Il ira devant eux, comme le berger, et il les rencontrera encore, en Galilée. Dans tous les Évangiles, chaque fois que Jésus parle aux apôtres au sujet de la croix, il la met en contraste avec la lumière naissante de la résurrection. Cependant, les disciples semblent ne jamais saisir le sens de ce qu'il dit. Ils ne veulent pas l'entendre parler de sa mort, parce qu'ils ne croient pas en sa résurrection.

II. LES APÔTRES CONFIANTS (14.27-31)

Pierre dit, en somme : "Seigneur, je connais les autres hommes que tu as choisis. Ne mets pas ta confiance en eux, car ils finiront probablement par t'abandonner. Mais écoute-moi : même s'ils le font, tu pourras toujours compter sur moi. Je serai toujours là." Pierre était sûr qu'il n'agirait pas comme les autres.

Mais Jésus, qui voyait plus clairement que Pierre, comprit que ce dernier ne comptait que sur sa pure détermination humaine. Connaissant la faiblesse de Pierre, Jésus lui annonça ouvertement qu'il allait le renier.

Notons comment Jésus réduit le temps : "aujourd'hui", "cette nuit même", "avant que le coq chante". Il dit donc : "Pierre, tu n'as pas beaucoup de temps avant de voir disparaître complètement toute cette grande détermination et cette confiance en toi-même. Avant que cette nuit s'achève, avant que le coq chante demain matin, cette loyauté que tu m'annonces se sera dissipée."

Mais Pierre continue à insister que Jésus se trompe. Marc souligne cette insistance de Pierre : "Je suis prêt à aller jusqu'au bout. Comment peux-tu penser que je te renierai ? J'irai jusqu'à mourir pour toi !" Sa totale confiance en lui-même l'aveugle complètement au danger qu'il court.

Nous avons tous été comme Pierre à certains moments. Nous avons été si sûrs de notre détermination que nous ne doutions pas de nos capacités à affronter toute situation avec succès. A la place de Pierre, nous aurions sans doute fait exactement comme lui.

Lorsque Jésus dit que les disciples trouveraient tous "une occasion de chute" (v. 27), Marc utilise un verbe grec qui signifie "l'appât d'un piège". Pierre se fit donc piéger. Il avait oublié les leurres qui, dans la vie, trompent le meilleur des hommes ; il avait oublié comment un homme peut glisser sur un terrain instable ; il avait oublié à quel point la volonté humaine est faible, et combien sont attirants les appâts de Satan.

Mais retenons cette chose au sujet de Pierre : son cœur était engagé. Mieux vaut un Pierre avec son cœur brûlant d'amour, même si cet amour pâlit pendant un court instant, qu'un Judas avec son cœur froid et rempli de haine. Pierre aimait Jésus. Cet amour faillit à certains moments, comme c'est sans doute le cas aussi dans notre vie ; mais il revint encore en force.

III. SUEUR ET SUPPLICATION (14.32-42)

Le récit de Marc continue par un passage que nous craignons presque de lire, tant il nous met dans l'intimité de l'angoisse personnelle de notre Seigneur.

Ils allèrent ensuite dans un lieu nommé Gethsémané, et Jésus dit à ses disciples : Asseyez-vous ici pendant que je prierai. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à être saisi d'effroi et d'angoisse. Il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; restez ici et veillez. Puis il s'avança un peu, se jeta contre terre et pria que, s'il était possible, cette heure s'éloigne de lui. Il disait : Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe. Toutefois non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. Il revint vers les disciples qu'il trouva endormis, et il dit à Pierre : Simon, tu dors ! Tu n'as pas été capable de veiller une heure ! Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible. Il s'éloigna de nouveau et pria en répétant les mêmes paroles. Il revint encore et les trouva endormis ; car leurs yeux étaient appesantis. Ils ne savaient que lui répondre. Il revint pour la troisième fois et leur dit : Vous dormez maintenant et vous vous reposez. C'en est fait. L'heure est venue ; voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; celui qui me livre s'approche (14.32-42).

Dans le jardin de Gethsémané, Jésus cherchait deux bénédictions : la communion avec Dieu et la fraternité de ses amis. Dans les moments difficiles, nous cherchons inéluctablement de la compagnie, non pas forcément pour entendre des paroles de réconfort, mais surtout pour avoir une présence auprès de nous. Nous notons avec étonnement que les mêmes hommes qui avaient déclaré avec force leur loyauté au Christ — jusqu'à la mort — n'étaient pas capables de rester éveillés pendant l'heure qu'il passa en prière.

Ce passage nous révèle clairement quelques vérités au sujet de Jésus. D'abord, il est évident qu'il ne voulait pas mourir. Il avait trente-trois ans, et personne ne désire mourir à la porte des années les meilleures et les plus prometteuses de la vie. Jésus connaissait les horreurs de la crucifixion, et tout son être tremblait devant la pensée de cette mort terrible. La croix aurait perdu toute sa valeur si elle n'avait été qu'une épreuve facile pour Jésus. Il dut se forcer à l'affronter.

Ensuite, Jésus trouve normal de plaider avec Dieu. Au verset 36, quand il demande à Dieu d'éloigner de lui la coupe, Jésus montre qu'on peut s'approcher de Dieu même au sujet de la mort, car Dieu est l'auteur de la mort aussi bien que de la vie. Tout en étant prêt à accepter la décision du Père que le Messie meure, Jésus désire sincèrement, et avec force, que Dieu lui permette de vivre. Mais quand il dit : "Toutefois

non pas ce que je veux, mais ce que tu veux”, il exprime l’ultime soumission volontaire à Dieu. Si nous enlevons le conflit qui caractérise ces paroles de Jésus, nous vidons ce passage de sa véritable signification. Il y a ici deux volontés : celle de Jésus et celle du Père. Ces deux volontés sont en conflit. Ce conflit est réel, et Jésus demande avec audace une solution qui l’épargnera.

Enfin, devant ce conflit de volontés, Jésus demande que celle de son Père se fasse, et non la sienne. Le Christ cède parfaitement et totalement, à la volonté de Dieu. Il accepte le verdict de son Père. Après plusieurs heures de prière, il se lève et va vers les apôtres, leur disant de se reposer car l’heure est venue d’être livré. Devant les intentions clairement exprimées du Père, le Fils acquiesce.

Ce passage révèle également avec quelle facilité la détermination féroce de Pierre envers Jésus fut bouleversée. Sa résolution s’effondra pour une simple raison : il était trop fatigué pour veiller. Lorsque Jésus trouva Pierre, Jacques et Jean endormis, il les réveilla : “Vous ne pouviez veiller une seule heure ? Votre loyauté ne pouvait tenir pendant ce laps de temps ?” Il dit alors à Pierre pourquoi il n’était pas capable de veiller : sa chair était faible. Non pas que Pierre et les autres aient été indifférents à ce qui arrivait, mais ils ne purent comprendre le sérieux de la situation. Leur cœur était bon, mais leur extrême fatigue compliquait les choses : ils ne pouvaient plus agir avec fermeté.

IV. LA TRAHISON SINISTRE (14.43-50)

Aussitôt, comme il parlait encore, survint Judas, l’un des douze, et avec lui une foule armée d’épées et de bâtons, (envoyée) par les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens. Celui qui le livrait leur avait donné un signal : Celui à qui je donnerai un baiser, c’est lui ; saisissez-le et emmenez-le sous bonne garde. Aussitôt arrivé, il s’approcha de Jésus en disant : Rabbi ! Et il l’embrassa. Alors ces gens portèrent les mains sur Jésus et le saisirent. Un de ceux qui étaient là tira l’épée, frappa le serviteur du souverain sacrificateur et lui emporta l’oreille. Jésus prit la parole et leur dit : Vous êtes venus comme après un brigand, avec des épées et des bâtons, pour vous emparer de moi. J’étais tous les jours parmi vous, j’enseignais dans le temple, et vous ne vous êtes pas saisis de moi. Mais c’est afin que les Écritures soient accomplies. Alors tous

l’abandonnèrent et prirent la fuite (14.43-50).

Voici un scénario plein de pure action. Même dans la concision qui caractérise ce récit de Marc, on voit clairement chacun des personnages.

Nous voyons d’abord le traître, Judas. Malgré le fait que les gens venus pour arrêter Jésus connaissent le visage de leur victime, Judas doit croire que les ombres de la nuit dans le jardin l’obligent à leur donner un signal, afin qu’ils ne se trompent pas de personne. Il choisit le signe du baiser, une manière traditionnelle de saluer un rabbin. On démontre ainsi son respect et son affection pour un maître bien-aimé. Mais il se passe une chose sinistre au verset 44 : lorsque Judas parle du baiser qui identifiera Jésus, il utilise le mot grec *philein*, le terme commun. Mais au verset 45, lorsqu’il embrasse effectivement Jésus, Marc emploie le terme *kataphilein*, un mot plus intense, habituellement utilisé pour décrire le baiser d’un amoureux. Le signe de la trahison de Judas n’est donc pas le baiser normal du respect, mais celui, plus prolongé, plus intense, de l’amoureux. Rien dans tous les annales de la perfidie ne peut s’avérer plus repoussant que ce baiser de Judas, prolongé et intense comme un acte d’amour, alors qu’en réalité il s’agit d’un geste froidement calculé dans le but d’accomplir ses mauvais desseins.

Ensuite, dans ce scénario, on voit la foule venue arrêter Jésus. Marc la dit composée des principaux sacrificateurs, des scribes et des anciens. Il s’agit là des trois composantes du Sanhédrin, conseil suprême du peuple juif. Même sous la juridiction des Romains, le Sanhédrin gardait certains privilèges à Jérusalem, entre autres le droit d’y maintenir une force de police. Ce soir-là, des agitateurs de toutes sortes se joignirent sans doute à la foule qui se dirigeaient vers le Mont des Oliviers.

Ensuite, on voit un homme qui tire son épée et frappe un coup pour Jésus. Marc ne l’identifie pas, mais selon l’Évangile de Jean, il s’agit de Simon Pierre. Il saisit son arme et, quand les sacrificateurs et les soldats avancent vers Jésus, commence à la faire tourner dans tous les sens. Il ne fait que couper l’oreille du serviteur du souverain sacrificateur. Matthieu et Luc nous disent que Jésus toucha l’homme et guérit son oreille. Puis, selon Matthieu, il dit : “Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront

l'épée périront par l'épée" (Mt 26.52).

Ensuite, on voit les apôtres eux-mêmes. Leur courage les abandonne, car ils ne peuvent supporter cette situation. Dans leur peur d'être arrêtés à leur tour, ils s'enfuient jusqu'au dernier, laissant Jésus seul.

Finalement, on voit Jésus lui-même. Dans toute cette scène désordonnée, Jésus est le seul exemple de sérénité. Nous lisons cette histoire et nous avons l'impression que c'est lui, et non le Sanhédrin, qui dirige les choses. Pour lui, la lutte dans le jardin est terminée. Il connaît désormais la paix de l'homme qui sait, sans aucun doute possible, qu'il suit exactement la volonté de Dieu.

Marc rajoute un *post scriptum* qu'il ne faut pas négliger.

Un jeune homme le suivait, vêtu seulement d'un drap. On se saisit de lui, mais il lâcha le drap et s'enfuit tout nu (14.51-52).

Ces deux versets, certes étranges et même fascinants, ne semblent pas à leur place dans ce récit. Pourquoi donc Marc les met-il ici, alors que Matthieu et Luc, dans leurs récits parallèles, ne mentionnent pas cet incident ? Il est probable que le jeune homme dans ces versets est Jean Marc lui-même et que leur inclusion dans le texte est une manière de dire : "J'étais là", sans aller jusqu'à dire son nom, par humilité. Marc ne devait jamais oublier cette nuit-là. Ainsi, il signait son texte et disait à ceux qui pouvaient lire entre les lignes : "Je n'étais pas un apôtre, mais j'étais

présent la nuit où le Seigneur fut arrêté, et voici ce qui m'est arrivé."

CONCLUSION

Dans notre étude de la vie de Jésus, nous sommes frappés par la manière qu'avait Jésus de se préparer à tout ce qui devait lui arriver : les malentendus, l'opposition, la haine des chefs religieux juifs, la trahison par un de ses intimes, la douleur et l'agonie de la croix.

Ce qui dut lui faire le plus mal fut l'échec de ses amis. C'est quand on est le dos au mur que l'on a le plus besoin de ses amis, et ce fut exactement à ce moment que les amis de Jésus l'abandonnèrent.

Dans toute la gamme de la torture physique et émotionnelle, rien ne fut épargné à Jésus. Voilà pourquoi l'épistolier aux Hébreux écrit avec une telle insistance :

Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur incapable de compatir à nos faiblesses ; mais il a été tenté comme nous à tous égards, sans (commettre de) péché. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, en vue d'un secours opportun (Hé 4.15-16).

Jésus connaît chaque besoin de notre vie aujourd'hui. Et non seulement il comprend, mais il compatit. Il se tient prêt à nous aider à chaque instant. Mais nous devons exprimer notre désir d'accepter son aide et de nous soumettre à sa volonté, quel qu'en soit le prix à payer. ◆